

LE SOURIRE DE L'OMBRE

RACHEL YOLANDE NGO BAYIHA



Rachel Yolande Ngo Bayiha

Le Sourire de l'ombre

© Rachel Yolande Ngo Bayiha, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8181-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À propos de l'auteur

Rachel Yolande Ngo Bayiha, se faisant le plus souvent appeler **NBRY**, est une jeune femme passionnée par l'écriture ayant à son actif une œuvre théâtrale publiée en 2022 intitulée ***Les larmes d'un véritable bonheur***.

D'origine camerounaise, **NBRY** vit en Allemagne depuis 2016 où elle a suivi une formation dans le domaine de la santé (infirmier). En outre, elle est également une passionnée de musique et a sorti en février 2023 son premier single basé sur l'amour « ***Telle que je suis*** ». Par ailleurs, arborant la casquette de multitasking, la jeune femme s'essaye également à l'entrepreneuriat.

Remerciements

Merci tout d'abord à **Dieu Tout-Puissant** ; pour la vie et pour cette passion qu'il a mise en moi.

Merci à **ma famille** d'être toujours là pour moi ; malgré toutes les infortunes que j'ai pu vous causer depuis ma naissance jusqu'à ce jour. Je vous dis merci de m'aimer et de me soutenir dans mes choix.

Merci à **mes vrais amis** qui, chaque jour, m'acceptent avec mes défauts, me soutiennent et me pardonnent mes lapsus.

Je me dis à **moi-même** merci d'avoir enfin pris la résolution de m'accepter et de m'aimer en profondeur comme j'ai été créée par Dieu.

Merci également à tous ceux qui liront cette œuvre, qui est une partie de moi !

Soyez abondamment bénis !

Psaumes 115 :14 « l'Éternel vous multipliera ses faveurs. À vous et à vos enfants. »

1

La vie est cette force naturelle qui a le pouvoir de nous enseigner tout en nous maintenant en vie pour mieux assimiler la leçon. Pour certaines personnes, se voir conduire sur un tapis rouge et arborer des éloges de part et d'autre, est un signe qui démontre la gloire et le succès. Cependant, il y en a d'autres qui se laissent entraîner dans un engrenage de pensées et d'espoirs de rêves à réaliser, qui mettent du temps à les concrétiser et qui en veulent à la vie. Seulement, elles oublient que chacun naît avec son étoile et son temps.

Je m'appelle Maria, je suis l'unique fille de mes parents et la sœur de plusieurs frères. Je ne peux me prononcer suivant notre rang social, car ce qui compte au final, c'est de pouvoir manger à sa faim, boire à sa soif, se vêtir et, par-dessus tout, recevoir une bonne éducation ; et pour cela, j'ai été comblée. Par contre, je me trouvais parfois différente des autres, comme si j'étais condamnée dans une bulle que personne ne voyait à part moi. Je sentais au fond de mon être, qu'il me manquait quelque chose. Mais quoi au juste ? J'avais des humeurs changeantes, à tel point que je passais facilement du rire aux larmes pour un rien en très peu de temps, ou à la suite d'une quelconque critique que je pouvais recevoir. Je manquais cruellement de confiance en moi, si bien que ceux qui me côtoyaient au quotidien, et qui savaient cerner les personnalités, me trouvaient en un mot « *bizarre* ». Il m'arrivait de me recouvrir d'une carapace qui n'était pas la mienne, laissant ainsi croire aux autres que tout allait bien, alors que mon cœur saignait en silence. J'avais mal, mais je ne savais pas d'où provenait cette solitude, cette tristesse, cette amertume qui m'envahissaient jour après jour.

Tout commença à l'âge de dix ans. J'étais dans la dernière classe de l'école primaire, communément appelée cours moyen deux en Afrique en général et au Cameroun en particulier. Comme beaucoup d'enfants, on me considérait comme une élève très agitée, têtue, capricieuse ; du moins, tous ces défauts ne m'empêchèrent guère de développer un grand amour pour l'école. De cela au moins, j'ai toujours été fière. Je pourchassais l'attention de mes parents, si bien que mon bon niveau scolaire m'octroyait cette opportunité de les savoir fiers de

moi. Il le fallait absolument, m'étais-je toujours dit. Et donc, je me donnais à fond quand il le fallait ; grâce à mes efforts, et avec l'aide de ma maman, j'obtenais toujours de bonnes notes.

Un jour, à l'école, durant l'après-midi, en raison de mon côté bavard et agité, deux de mes camarades et moi fûmes punis par le maître de classe. Il nous fit sortir de la salle et nous mit à genoux à l'extérieur sur la petite véranda et l'on pouvait nous voir de l'autre salle de la classe voisine. La récréation arriva ; nous nous réjouîmes déjà de la levée de la punition. Toutefois, c'était sans compter sur le fait que ce dernier me jouerait des tours. À mon étonnement, seuls mes camarades regagnèrent leurs places ; quant à moi, je restai dehors sous le froid et la pluie toute la fin de l'après-midi. Heureusement ou malheureusement, arrivée à la maison je tombai malade. Ma maman, Bénédicte, fut inquiète de la subite maladie et je dus lui relater ce qu'il s'était passé à l'école. Soudain, prise d'un tonitruant courroux, sachant mon état de santé fragile et délicat, elle s'empressa de porter plainte auprès de la directrice de l'établissement. Vu ma peur et mon angoisse incessantes face à la réaction que pourrait avoir le maître à mon égard, j'extrapolai quelquefois durant ma convalescence pour n'avoir point à retourner à l'école. Néanmoins, Bénédicte m'y obligea et je dus alors, quelques jours après, regagner mon banc. Malheureusement pour moi, malgré cet espoir que je nourrissais de retrouver une situation assez tempérée, je me vis accueillir dans l'établissement avec des regards ricaners, méprisants et de perpétuels doigts de jugement dirigés vers moi.

Monsieur Mballa, comme il se nommait, avait de plein gré incité mes camarades de classe à se moquer de moi. Je vis tous ces regards braqués sur moi, comme si j'avais de la mouscaille sur le corps ; je reçus des insultes et même des menaces de la part de certains redoublants, pour qui ce dernier était un héros. D'un autre côté, j'avais du mal à saisir la réaction d'autres camarades avec lesquels j'avais été dans les classes précédentes, sachant que tout comme moi, le maître du cours moyen deux les effrayait. Étais-je juste la plus malchanceuse ? Tout compte fait, face à ces lourds ressentis et ce besoin psychologique de vouloir être aimée qui naquit, je me repliai sur moi et refusai de retourner à l'école, si bien que ma mère ne lâcha point l'affaire et œuvra ainsi avec plus de hargne pour régler ce souci avec l'établissement.

En effet, monsieur Mballa, enseignant du cours moyen deux, était un homme très dur de caractère. Il aimait gronder et taper sur les élèves si besoin était.

Certes, il aimait sûrement enseigner car il le faisait d'ailleurs très bien, mais sa manière d'être dur et strict le faisait paraître, pour la plupart des élèves, comme un homme méchant. Quand j'étais dans le niveau inférieur, c'était pour moi l'instituteur à éviter ; le simple fait d'avoir écouté ses épopées développa en moi une énorme crainte, à tel point que je ne voulais en aucun cas me retrouver dans sa classe. Hélas, dans cette école et à cette époque, il n'y avait qu'un seul cours moyen deux et c'était le fameux monsieur Mballa qui la dirigeait depuis des années déjà ; je n'eus donc guère d'autre choix que de l'avoir pour enseignant. Pour être honnête, j'avais même subtilement soufflé à mes parents, à la veille de la rentrée, mon souhait de changer d'établissement. Mais n'ayant aucun argument pour justifier cette envie si soudaine, je dus me plier à l'avis de mes parents qui ne faisaient que leur devoir : celui de me scolariser.

Après le dépôt de la plainte à l'endroit de monsieur Mballa, il s'avéra que ce dernier avait déjà plusieurs fois reçu des citations venant d'autres parents d'élèves. Mais, disait-on, il fallait une plainte de plus pour que cela entraîne des conséquences et provoque son renvoi. Je fus très soulagée, dans mon for intérieur, de son départ ; car je me disais qu'enfin j'allais pouvoir retourner à l'école. C'était sans imaginer que ce renvoi susciterait plus de haine à mon égard ; non plus seulement de la part de mes camarades, mais aussi des collègues de ce dernier. C'est ainsi que commença ce sentiment de recul et de solitude ; je me repliais dans ma coquille, je recevais des mots méchants qui me frustraient, j'avais l'impression de faire partie d'un autre univers où j'étais seule contre tous. J'avais très honte de parler, peur de jouer comme avant ou même de faire un acte quelconque. Ma bonne humeur avait complètement disparu. Je ne voulus point le dire à Bénédicte, de peur d'augmenter la rage de tout l'établissement à mon endroit. Je devais juste subir en silence cette malheureuse situation.

Avais-je bien fait de parler de cette petite punition qui m'avait valu une fièvre causée par le froid et la pluie ? Je me le demandais sans cesse sans trouver de réponse adéquate. Je culpabilisais face à tous ces regards méprisants et insultants. De plus, à cause de toutes ces menaces que je recevais de mes camarades de classe, j'étais épuisée.

Je ne retrouvai le sourire qu'à la suite de mon résultat favorable à l'examen blanc qui m'avait valu d'obtenir la première note. Comme un cadeau du ciel, ce résultat laissa place à de nombreuses interrogations de la part d'un bon nombre

de personnes, notamment des autres encadreurs qui étaient très surpris. C'est alors que cette réussite, me permit de retrouver une nouvelle stabilité sociale au sein de l'établissement. Les instituteurs qui, avant, me parlaient avec rage et un visage ivre de colère, se mirent peu à peu à donner raison à ma mère pour avoir porté plainte et conclurent ainsi que monsieur Mballa m'empêchait de déployer mes talents ; car dans mon subconscient, je le craignais.

La frousse que fait éprouver un enseignant à un élève, l'empêche de s'épanouir pendant son cursus et limite sa réussite. Certes, il faudrait punir les élèves lorsqu'ils font des fautes, toutefois il serait judicieux de ne point mettre en péril leur santé mentale et physique ; car dans une société où la santé a un coût, tout parent ne peut l'assurer avec aisance. Beaucoup de personnes ont la fâcheuse habitude, ou dirais-je, l'insouciance, d'ignorer le côté psychologique des enfants. Je ne saurais dire si mon interrogation à ce sujet résultait juste de mes craintes éprouvées à cette période ; mais je m'étais toujours dit que, si monsieur Mballa avait été un maître à la voix moins chagrine et au regard moins noir et frustrant, la punition qu'il m'avait infligée ne m'aurait sûrement pas fait de mal intérieurement et physiquement. Car je ne l'aurais point encaissé de manière à le voir méchamment.

Après quelques semaines, nous reçûmes une nouvelle maîtresse : madame Embollo. Une femme si gentille et aimable. Je me souviens comment mes camarades et moi allions à la fin des cours, chaque samedi, lui apporter notre aide dans ses tâches ménagères. Nous faisions sa vaisselle et balayions sa cour ; tout ceci sans qu'elle nous l'ait demandé. J'étais si contente d'avoir une institutrice qui m'aimait comme une maman. Je ne saurais expliquer cette soif d'affection que j'avais développée à cet âge ; mais savoir que les gens m'aimaient, me faisait m'aimer moi-même.

Toutefois, malgré ce début d'année scolaire qui m'avait chamboulée émotionnellement, je réussis mon certificat d'études primaires et pus enfin entrer dans ce grand monde qu'était le collège.

Personne, encore moins moi, ne donna une concrète explication à cette aura que j'avais, qui me permettait de me faire apprécier dans les établissements en raison de mes bons résultats durant les classes antérieures. C'est ainsi que j'obtins une place dans un complexe scolaire pour commencer ma première année de collège. Comme tout bon élève, j'étais motivée en classe ; un peu retardataire, mais assidue. Le bavardage, mon ami de toujours ; je dirais que nous étions frères, car qui disait Maria, disait bavardage. Il ne manquait pas un jour où mon nom ne figurait pas dans les listes de bavards. C'est alors que je me faisais régulièrement punir comme il le fallait par mon surveillant de secteur, monsieur Kuate. Pour le travail en classe, il était toujours bon ; j'avais un bon rang lors des remises de bulletins. Mon grand problème était l'intégration parmi les autres ; car malgré ma grande bouche bavarde, j'étais tout de même très timide et je manquais beaucoup de confiance en moi. J'avais honte de tout ce que l'on pouvait dire sur moi ; plus encore sur ce squelettique corps que j'avais.

Dans cet établissement se trouvaient également certains de mes anciens camarades du primaire. Parmi eux, il y avait une fille de ma tranche d'âge que j'affectionnais particulièrement. Au bout de quelques mois de classe, les groupes se formèrent et c'est ainsi que les histoires se partageaient entre les élèves. Je ne me doutais guère que la mienne était racontée comme si j'étais l'actrice principale du film *L'élève qui renvoie les enseignants*, qui passait en boucle de bouche à oreille. Ainsi, pendant une punition, mon nom fut inscrit sur la liste des bavards comme à l'accoutumée. Paradoxalement, j'étais une grande pleurnicharde et peureuse du fouet, mais ma bouche ne savait pas se fermer pendant les heures de permanence. Bien évidemment, je me mis à pleurer lorsque je reçus les coups de fouet de monsieur Kuate sur mes maigres fesses sans chair. Il fallait voir ce maigrelet petit corps qui se trémoussait et gesticulait de partout dans la salle de classe. Tout d'un coup, une élève s'écria très fort : « *Monsieur Kuate, elle risque de vous faire renvoyer comme elle l'a fait avec son maître du primaire.* » À ce moment précis, je sentis une grande honte m'envahir. Je vis les visages ricaners des autres et j'eus l'impression que mon cœur venait de recevoir une décharge électrique. Cette affirmation suscita davantage la colère